

8 Société et Culture

Littérature/ Journée internationale de l'écrivain africain, hier

Honorine Ngou: "Que l'État gabonais ose être un soutien réel"



Photo : R.H.A

Les intervenants ont retracé le parcours de l'écrivain africain.



Photo : R.H.A

Une rencontre instructive pour les élèves.

Rudy HOMBENET ANVINGUI
Libreville/Gabon

A Libreville, l'événement, célébré à l'Institution Immaculée Conception, a été jumelé à la rentrée de l'Union des écrivains gabonais (Udeg). Les problèmes des auteurs gabonais, qui diffèrent peu ou prou de leurs confrères africains, ont été abordés.

AHMADOU Kourouma, Léopold Sédar Senghor, Cheik Anta Diop, Mongo Beti, Aminata Sow Fall, Kateb Yacine, Franz Fanon... Hier, mercredi 7 novembre 2018, à l'occa-

sion de la célébration de la Journée internationale de l'écrivain africain, un hommage particulier a été rendu à ces illustres noms des lettres africaines, à l'Institution Immaculée Conception, par l'Union des écrivains gabonais (Udeg). Cette cérémonie était couplée à la rentrée littéraire de l'Union des écrivains gabonais (Udeg), conduite par sa nouvelle présidente Pulchérie Abeme Nkoghe. C'était en présence de la secrétaire générale du ministère de la Culture, Colette Moudhouma, qui a rappelé le rôle de l'écrivain dans la société : "celui d'éveil et d'éducation". Autour du thème "Littéra-



Photo : R.H.A

Les officiels pendant la manifestation, dont la secrétaire générale du ministère de la Culture, Colette Moudhouma (c).

système éducatif gabonais. Elle a saisi cette occasion pour rappeler les difficultés que vit l'écrivain gabonais aujourd'hui. La problématique de l'édition locale, la diffusion du livre dans l'arrière-pays constituent, entre autres, ces difficultés. Et à propos des maisons d'édition, Honorine Ngou formule ce souhait: « que l'Etat gabonais ose d'être un soutien réel.»

« En tant qu'écrivaine, c'est mon plus grand regret que l'écrivain ait le désir d'être représentatif, productif mais sans avoir de soutien. Je suis écrivaine, libraire et je m'essaye dans l'édition. Les idées sont fournies dans la tête, mais dans la poche, il y a comme une sorte de stagnation, une sécheresse permanente», a-t-elle regretté. Mais la détermination des écrivains, emmenés par l'Udeg, ne faiblit pas.

Vient de paraître

"Nous sommes tous des Librevillois"

Ceux qui ne jurent que par la poésie gabonaise le connaissent déjà. Hilaire Makaya, le poète qui chante sa capitale, son pays et ses réalités, ne passe pas inaperçu. Dans « Nous sommes tous des Librevillois » (Livre 3 sous-titré « Ô Libreville : ma cité et mes réalités », publié aux éditions Abdon Macaya, il célèbre l'espace, le temps, les hommes et les femmes qui le marquent et en lesquels il se reconnaît. Symphonique. Libreville/Gabon

C'EST un recueil de poèmes long de 162 pages. Réparti en quatorze rubriques, qui vont du « pays des hommes » à la « marche vers la Démocratie » en passant, entre autres, par « la ville-capitale », « arrondissements et quartiers », « communes et département autour de Libreville », « le poids de l'histoire dans l'inégal développement », « actions et acteurs culturels », ce collectif réunit des pièces qui occupent, majoritairement, une page chacune. Cette particularité rend la lecture aisée, et surtout permet de voir ce qui fait d'Hilaire Makaya le poète de l'acrostiche - c'est-à-dire d'un poème, ou d'une strophe, dont les lettres initiales lues dans le sens vertical donne un nom ou un mot clef. Dans « Nous sommes tous des Librevillois », à quelques exceptions près (« Au super-marché », « Mon école », « Mon corps », etc.), tous les poèmes sont écrits en respectant scrupuleusement ce principe. Bien sûr, il y a aussi le rythme, voire le style, qui sont ici d'un enchantement in-

déniable. Des vers longs cohabitent avec ceux plus courts servant une cadence mélodique qui interdit des « heurts » dans la lecture lente ou rapide des textes. Les enjambements sont nombreux et prévisibles, eu égard au grand souci d'écriture qu'appelle un acrostiche. Mais rien ne gâte le plaisir du texte, qu'on se le dise. Lequel plaisir est du reste amplifié par les thèmes et les sous-thèmes traités. Point de tabula rasa

lorsque Hilaire Makaya parle de Libreville. Beaucoup avant lui - et lui-même déjà avant ce recueil - ont évoqué les douceurs ou les âpretés de la capitale gabonaise. Mais lui, dans ce recueil, le fait en guise d'hommage, en signe de reconnaissance, trahissant une nostalgie d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Mais qu'on n'aille pas croire que le chantre de Libreville n'est que nostalgique. Sa modernité perce à travers d'autres poèmes, notamment ceux

qui parlent des quartiers et des communes de Libreville, d'Akanda, d'Owendo, etc. De ceux qui ont pour sujet l'environnement, la rue, l'école, etc. Mais Hilaire Makaya, c'est aussi le champion qui salue d'autres champions, qu'il regarde comme de très grands hommes que ce pays, peut-être, n'honore pas encore assez : les poèmes consacrés à Raponda-Walker, à Akendengue et à Lybek figurent, du reste, au nombre de ceux que nous avons plusieurs fois relus, car d'une densité exceptionnelle.

Puissiez-vous voir le monde comme nous et l'auteur n'aura pas œuvré en vain.



ture africaine : les évolutions", les intervenants ont retracé le parcours de ces figures de proue ayant fait retentir la voix de l'Afrique à travers leurs écrits. C'est à cet exercice que s'est plié le Pr Héméry Hervais Sima Eyi. Des premiers écrits à l'émergence d'une littérature lourde et même de désillusion face aux dictatures des régimes postcoloniaux, le spécialiste de littérature gabonaise a dressé le tableau de l'évolution de l'écrivain africain. On apprend donc que c'est par « leurs écrits que ces auteurs ont incarné les différentes périodes de la littérature africaine. Ils ont été les précurseurs ou les fondateurs des courants et mouvements de pensées les plus importants.»

Cette évolution s'est étendue sur le territoire gabonais. Romans, poésie, pièces de théâtres ou recueils historiques, la littérature gabonaise est riche de nombreux ouvrages de référence. « Je pense que l'écrivain gabonais a évolué. Le premier texte gabonais date de 1973. C'est "Histoire d'un enfant trouvé" de Robert Zotoumba. Aujourd'hui, les choses ont évolué, la thématique s'est enrichie et diversifiée. La volonté de révéler, de dénoncer et d'être ancré dans l'univers culturel du Gabon s'est imposée comme

une exigence», confirme Honorine Ngou. Un avis partagé par la présidente de l'Udeg, qui précise que le livre gabonais occupe désormais une place importante dans le

